



Mon nom est Ulysse, Odysseus en grec, et je suis né à Ithaque, une petite île au large de la Grèce. C'est un gros caillou noir posé sur la mer bleue. De hautes falaises dominent la mer. On y croise des cyprès et des pins verts, des genêts jaunes, des touffes de thym et d'origan battues par les vents et partout des chèvres venues les brouter. Ici, la terre est âpre et peu fertile. Il faut travailler dur pour arracher sa subsistance. Mon pays n'est pas riche, mais je l'aime à la folie, et je suis fier d'en être le roi. Comme j'aimais à la folie ma femme, Pénélope, et mon fils, Télémaque, le jour où tout a commencé.

Ce matin-là, lorsque j'ai aperçu au loin les voiles d'un navire grec approchant à vive allure, j'ai senti que ma vie allait basculer. Sur ce bateau, il y avait trois chefs de guerre grecs qui venaient me chercher pour partir combattre à leurs côtés. Le motif? Une sombre histoire qui aurait dû rester privée. Hélène, la femme de l'un d'entre eux, nommé Ménélas, s'était enfuie avec le jeune et beau prince de Troie, appelé Pâris. Entre nous, je la comprends un peu Hélène, car elle s'ennuyait à mourir dans la ville de Sparte avec ce vieux mari, certes très fortuné, mais profondément assommant. Seulement voilà, Hélène était considérée comme la plus belle femme du monde. Et nous tous, les princes et rois de la Grèce, nous avons commis la sottise de nous engager à voler au secours de Ménélas, si un homme venait à lui ravir sa femme.

Tu sais, parfois, on fait des serments qu'on regrette... Alors, même si j'avais donné ma parole, je n'avais aucune envie de partir faire la guerre, pas plus que de quitter les miens et ma terre. Bref, j'ai tenté de me faire passer pour fou afin d'éviter cette corvée dangereuse. Hélas, ma ruse a été éventée et il a bien fallu que je m'embarque, avec douze navires chargés d'hommes, pour rejoindre les armées grecques à Aulis*. Tu peux deviner avec quel serrement de cœur j'ai vu s'éloigner le rivage de mon île. J'ai fixé le plus longtemps que j'ai pu Pénélope en larmes, portant notre bébé dans les bras, jusqu'à ce que sa silhouette ne soit plus qu'un petit point noir et disparaisse à l'horizon. Mais j'ignorais que je ne les reverrais pas avant vingt ans. Vingt terribles années de souffrances, d'espoir et d'abattement, de courage et de peur. Vingt années au cours desquelles j'allais vivre l'une des plus grandes épopées de l'histoire humaine.

Car vois-tu, les dix premières années de mon exil forcé se sont déroulées pour l'essentiel au pied des murailles de la ville

de Troie. Nous, les Grecs – nous nous appelons entre nous les Achéens – avons assiégé inlassablement la forteresse derrière laquelle la belle Hélène s'était réfugiée. Les Troyens, de leur côté, ont résisté vaillamment à tous nos assauts. Un jour, c'est nous qui gagnions du terrain, le lendemain, c'était eux. Et jamais personne ne prenait durablement le dessus. Pourtant il y en eut, des épisodes sanglants, des combats furieux, des empoignades atroces, des duels exemplaires! Parmi nous se trouvaient les plus brillants héros de la Grèce, en particulier un certain Achille, un rouquin flamboyant que j'aimais bien. C'était sans aucun doute le plus valeureux de nous tous, même si lui aussi, au début, avait cherché à se défilé de cette sale guerre. Mais du côté de nos adversaires, il y avait d'aussi bons soldats, et notamment leur chef, le formidable Hector* dont j'admirais honnêtement la noblesse et le courage. Au fil des ans, les escarmouches et attaques prirent des allures de plus en plus féroces. Je redoutais chaque jour d'y laisser la vie, mais plus encore je voyais les mois filer et je dépérissais à l'idée de ne jamais revoir mon Ithaque bien-aimée. C'est alors que j'ai eu une idée. L'idée de génie qui a tout réglé et m'a valu le surnom légendaire d'Ulysse aux mille ruses.

Avant de te raconter la suite, il faut que je t'explique tout de suite une chose : notre guerre de Troie était suivie de près par les dieux de l'Olympe. Certains étaient de notre côté, d'autres soutenaient les Troyens. Zeus, le dieu des dieux, essayait tant bien que mal de ne pas prendre parti, mais sa famille s'écharpait sévèrement à notre sujet. Et malgré son interdiction, plus d'un n'hésitait pas à nous rejoindre sur le champ de bataille. De mon côté, j'avais une alliée extraordinaire en la personne de sa fille.

* Aulis : port grec où la flotte se rassemble avant de partir pour Troie.

* Hector : frère de Pâris, qui sera tué par Achille.

Attends que je te la présente. Elle est née toute armée de la tête de son père. Si, si, je t'assure, elle est sortie avec son armure, son casque et son bouclier du crâne de Zeus fendu en deux pour la laisser apparaître! C'est donc, tu l'as deviné, la déesse de la Guerre. Mais ce qui est plus réconfortant, c'est qu'elle est aussi et avant tout la déesse de la Sagesse. Athéna, c'est son nom, réfléchit toujours avant d'agir. Sa pensée est profonde, mesurée, ce n'est pas pour rien qu'elle est aussi la patronne de la philosophie, cette science qui nous aide à comprendre le monde et le sens de la vie en nous faisant nous poser des questions.

Eh bien justement, au moment où j'ai compris que ma meilleure alliée, ma protectrice, était la déesse Athéna aux yeux brillants, je cherchais désespérément un sens à ma vie. Que faisais-je là sous les murailles troyennes à gaspiller mes plus belles années? Quelle absurdité totale que ces massacres à répétition dont plus personne ne comprenait vraiment la cause mais que nul n'était capable de faire cesser! Pillages, enlèvements, incendie, les populations payaient un lourd tribut à la folie des hommes. Tant il est vrai que le visage hideux de la guerre défigure tout sur son passage. Je ne supportais plus ces rigoles de sang qui imprégnaient le sol. Mais lorsque j'ai inventé cette ruse qui allait nous faire remporter la victoire, je n'ai pas réfléchi au fait que j'allais ajouter du meurtre au meurtre. Toutes les nuits, j'apercevais dans mes rêves le visage de ma femme et de mon fils. J'avais peur. Achille était mort. Patrocle* était mort. Hector était mort. Bientôt, ce serait mon tour. Il me fallait agir.

Je ne sais pas très bien comment l'idée m'est venue. J'ai fait construire un cheval en bois, une sorte de gigantesque statue dont le ventre était creux. À l'intérieur, vingt-trois hommes armés jusqu'aux dents s'y dissimulèrent. Nous avons ensuite



éloigné notre flotte, faisant mine de quitter le champ de bataille. Nous avons déposé une inscription au pied du cheval : « En remerciement à Athéna pour nous avoir permis de rentrer sains et saufs chez nous. » Lorsque les Troyens ont vu que nous avions disparu, ils se sont approchés de cet étrange cheval et ils ont cru que c'était une offrande à la déesse. Mon piège se refermait sur eux! La suite, tu l'imagines facilement... Ils ont tiré le cheval à l'intérieur des murailles de leur cité, sans se méfier. Puis ils sont partis fêter joyeusement leur victoire. Moi aussi je me serais laissé griser par l'euphorie à leur place. Une fois qu'ils se sont tous endormis, nous sommes sortis sans bruit du ventre du cheval et nous sommes allés ouvrir les lourdes portes, permettant ainsi à nos hommes de déferler dans la ville.

La suite? Je n'en suis pas fier, tu sais. Ce fut une longue nuit de cauchemar. Assassinats, incendies, hurlements, je n'oublierai jamais cette nuit d'horreur... À l'aube, des tas de cadavres

* Patrocle : ami d'Achille, tué par Hector.



jonchaient les rues et la fière cité de Troie, qui nous avait tenu tête dix ans durant, n'était plus qu'un tas de ruines fumantes. Nous, les Achéens étions vainqueurs. Pour ma part, je n'en suis pas si sûr, car nous étions aussi face à une défaite : nous avons perdu une part importante de notre humanité. Je décidai de prendre au plus vite le chemin du retour. Mon histoire pourrait s'arrêter là. En réalité, elle commence. Au cours des dix années qui venaient de s'écouler, nous étions nombreux à nous battre ensemble. À partir de ce jour-là, je me retrouvais seul, ou presque. Car si je repartais avec mes hommes survivants sur mes douze navires, c'était moi leur chef, et je devais prendre les décisions en solitaire.

Avant d'aller plus loin, il faut que je te fasse une confidence. De mon temps, il y avait une seule manière de se faire raconter des histoires : écouter un poète qui déclamait en vers, s'accompagnant de sa cithare*, les aventures fabuleuses et souvent imaginaires attribuées aux grands héros de la Grèce. Ces artistes-là, qu'on appelle des aèdes*, avaient le pouvoir de te rendre célèbre et de chanter ta gloire. Car d'autres aèdes prenaient le relais et racontaient à leur tour la même épopée. Aussi, nombreux étaient les guerriers grecs qui rêvaient de se

* **Cithare** : instrument de musique à cordes que l'on pince avec les doigts.

* **Aède** : en grec ancien, ce mot signifie « chanteur ».

couvrir d'honneur et d'accomplir des exploits pour devenir célèbres. Certains ne guerroyaient que dans l'espoir de se faire remarquer et que l'on exalte et chante leurs mérites dans toute la Grèce. L'aède le plus connu de mon époque s'appelait Homère. C'est lui qui le premier a raconté toutes les péripéties de notre guerre de Troie, dans le moindre détail, dans un très long poème qu'il a appelé *L'Illiade*. Je faisais naturellement partie des personnages de son histoire. Mais par la suite, il a choisi de me consacrer un poème, oui un récit rien que pour narrer les innombrables aventures que j'allais encore rencontrer sur le périlleux chemin du retour. Comme je me nomme Odysseus, il a appelé son poème *L'Odyssée*, et c'est devenu l'un des textes les plus connus de toute l'histoire de la littérature, puisque ces aventures-là, les miennes, on les raconte encore aujourd'hui. Tu te demandes sûrement ce qui a bien pu m'arriver d'aussi terrible et passionnant pour que, 3 000 ans après, on continue à en parler? Tu n'as qu'à me suivre : entre avec moi dans mon odyssee pour le découvrir. Et commençons si tu le veux bien par aller voir ce qui se passe en mon absence sur mon île. Cela fait vingt ans que je suis parti, vingt ans c'est long, très long, toute une vie pour un jeune homme...



« **B**ienvenue étranger ! Entre et viens te restaurer, tu nous diras plus tard ce qui t'amène. » C'est ainsi que Télémaque accueille le prince qui se présente ce matin à la porte du palais. Il ne le connaît pas, mais applique les lois sacrées de l'hospitalité. En Grèce, on doit toujours accueillir sous son toit l'étranger de passage. Pourtant, personne ne semble s'être soucié de lui : alors que des dizaines de serviteurs s'agitent en tous sens, occupés à servir du vin et des viandes rôties à une ribambelle de fêtards affalés dans toutes les pièces, ils n'ont même pas remarqué le nouveau-venu. Télémaque fronce les sourcils, indigné, et s'empresse de réparer cette grossièreté. Et puis, tout visiteur qui accoste sur l'île d'Ithaque a pu croiser son père, qui sait ? Le jeune homme compte bien le questionner à son sujet. Il le décharge de sa lance et lui offre un fauteuil confortable. Tandis qu'il range l'arme de son invité, il ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil aux lances d'Ulysse sagement alignées contre une colonne. Personne ne les a touchées depuis bientôt vingt ans. Depuis que son père a disparu de sa vie.

Le visiteur ne dit pas un mot. Il observe autour de lui. Une nuée d'hommes se laisse servir à boire et à manger. Ils tendent les mains avec avidité. Ils parlent fort, crient, chahutent. On dirait qu'ils sont chez eux dans le palais d'Ulysse. Un musicien se met à jouer de la cithare et à chanter. Des danseuses arrivent. Le festin ressemble bien vite à une orgie. Télémaque, qui s'est assis tout près de son invité, est bouillant de colère. Il lui murmure à l'oreille : « J'espère que tu ne m'en voudras pas de te parler franchement, mais regarde-les ces parasites ! Ils se goinfrent des biens de mon père, ne se préoccupent que de jouer, chanter et danser. Et ça dure depuis des années ! Ils auront bientôt vidé

toutes ses réserves. Ah si Ulysse revenait, tu les verrais décamper à toutes jambes ! » Puis secouant la tête comme pour chasser cette pensée, il ajoute d'un ton sans appel : « Mais mon père est mort et bien mort. Il ne reviendra jamais. Parlons plutôt de toi : qui es-tu ? D'où viens-tu ? Est-ce ta première visite ici ? As-tu déjà été l'hôte du roi d'Ithaque ? »

L'étranger porte une courte barbe frisée et ses yeux luisent avec une intensité peu commune. Si Télémaque avait déjà croisé la déesse Athéna, il aurait pu aussitôt reconnaître ses yeux d'une couleur bleu-vert si caractéristique. Mais c'est la première fois qu'il se trouve en présence de la protectrice de son père, et ainsi cachée sous cette apparence masculine, il ne la reconnaît pas. D'autant que la déesse de la Sagesse et de la Guerre se présente sous le nom de Mentes, fils du roi de l'île de Taphos, et qu'elle affirme très bien connaître son père. Télémaque est suspendu à ses lèvres. Il s'approche d'elle pour être sûr de bien entendre ses paroles malgré le brouhaha, car ce qu'elle dit le bouleverse profondément : « Tu te trompes Télémaque, ton père est vivant. Il est retenu prisonnier contre son gré sur une île. Je m'étais mis en route pour venir le voir, car je croyais qu'il avait réussi à échapper aux brutes qui le retiennent. Je vois qu'il n'en est rien. » À ces mots, le jeune homme se lève d'un bond : « Qu'est-ce qui te permet d'affirmer cela, étranger ? » Athéna sourit et lui pose une main apaisante sur le bras : « Rassieds-toi, impétueux jeune homme et écoute-moi. Je ne suis ni devin, ni prophète. Simplement les dieux sont venus me rendre visite dans mes songes. Ils m'ont parlé et j'ai appris que même retenu par les chaînes de fer les plus solides, ton père est un homme rusé : il saura s'en libérer pour te retrouver. » Télémaque est devenu très pâle. Il baisse le front, fixe ses pieds, lèvres closes. Garde-t-il le silence par respect pour son invité ou

bien est-il trop troublé pour s'exprimer ? Athéna saisit doucement son menton entre les doigts et lui relève la tête. « Comme tu lui ressembles, murmure-t-elle sans le lâcher. Tu as la même tignasse bouclée et les mêmes beaux yeux bleus que lui. Ils sont couleur de la mer lorsqu'elle est en colère. Tu sais, j'ai beaucoup fréquenté ton père autrefois, même si je ne l'ai plus jamais revu depuis qu'il est parti guerroyer à Troie. » Télémaque se détache de la main d'Athéna en haussant les épaules : « Mon père ? De quel père parles-tu ? Ma mère prétend que je suis le fils d'Ulysse. Mais qu'est-ce qui me le prouve ? Moi, je n'ai aucun souvenir de lui. Il nous a quittés, j'étais un bébé. » Sa voix tremble légèrement. Il poursuit presque dans un sanglot : « J'ai grandi sans père. Si c'est bien Ulysse qui m'a engendré, dans ce cas il ne se soucie guère de moi. »

L'amertume du jeune homme émeut Athéna. Rien d'étonnant qu'il se sente abandonné par un père envolé depuis si longtemps. Et comment le convaincre, sans preuves, que l'exil d'Ulysse est un exil forcé ? Pour détourner un peu son chagrin, elle le questionne soudain : « Mais dis-moi, qui sont tous ces hommes occupés à ripailler sous ton toit ? À quelle fête assistons-nous ? S'agit-il d'un mariage ? » Télémaque jette un regard noir de dédain autour d'eux. Son émotion est chassée par la colère. « Ces porcs imbéciles ? Ce sont les fils des familles nobles d'Ithaque et des îles alentour. Leurs parents ont payé pour affréter les douze navires avec lesquels Ulysse est parti à la guerre. Il était donc d'usage que leur progéniture soit accueillie dans sa maison. Cependant cela dure depuis vingt ans, ce ne sont plus des jeunes gens. Ils continuent leur vie d'oisiveté aux crochets des réserves du roi. Et tu sais ce qu'ils espèrent désormais ? Prendre la place de mon père dans le lit de ma mère ! » Athéna, ulcérée, demande : « Et qu'en dit Pénélope ? »

– Elle fait tout pour éviter de se remarier, mais elle n'a pas la force de les chasser, soupire Télémaque, tu le vois bien ici, tout le monde à part elle a oublié mon malheureux père. Il n'a même pas eu les honneurs de mourir en héros sous les murailles de Troie, il a disparu corps et biens et ses os blanchissent anonymement au fond des mers. Il n'est déjà plus personne. »

C'en est trop pour Athéna. Elle quitte son siège si violemment qu'elle renverse la table dressée devant elle, envoyant rouler au sol le pain, les fruits, le vin et la jolie vaisselle en or contenant viandes rôties et autres victuailles finement cuisinées. Nul serviteur ne se précipite, tant il est coutumier dans cette demeure que les assiettes sales et déchets de repas traînent un peu partout sur le dallage. Télémaque, surpris par cette vive réaction, se lève à son tour. C'est d'un ton presque sévère qu'Athéna

